

GAGNON, Robert, avec la collaboration de Armand J. ROSS, *Histoire de l'École Polytechnique 1873-1990. La montée des ingénieurs francophones*. Montréal, Boréal, 1991. 526 p.

Raymond Duchesne

Volume 46, Number 3, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305123ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305123ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Duchesne, R. (1993). Review of [GAGNON, Robert, avec la collaboration de Armand J. ROSS, *Histoire de l'École Polytechnique 1873-1990. La montée des ingénieurs francophones*. Montréal, Boréal, 1991. 526 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(3), 523–526. <https://doi.org/10.7202/305123ar>

GAGNON, Robert, avec la collaboration de Armand J. ROSS, *Histoire de l'École Polytechnique 1873-1990. La montée des ingénieurs francophones*. Montréal, Boréal, 1991. 526 p.

Lors de la fondation du Collège de France, François 1^{er}, à court d'argent pour construire, déclara: «Mon collège, je le bâtirai d'hommes!» C'est un exemple que les fondateurs de l'École Polytechnique de Montréal avaient

certainement à l'esprit, il y a plus de cent ans, lorsqu'ils entreprirent de créer la première école de génie du Canada français, dans des conditions fort précaires. Ne serait-ce qu'en hommage à l'audace de ces pionniers et à la longévité de l'institution, qui a formé des milliers d'ingénieurs, il était grand temps qu'on se mêlât d'écrire l'histoire de Polytechnique. L'historien et sociologue Robert Gagnon, avec la collaboration de Armand J. Ross, qui a été directeur administratif de l'École, s'est attelé à la tâche: le résultat est un ouvrage considérable, bien charpenté et convaincant, qui met en évidence les forces sociales à l'œuvre, non seulement dans le développement de l'École, mais dans celui de la profession d'ingénieur au Québec depuis un siècle.

En effet, le propos dépassait la simple histoire institutionnelle. Comme les auteurs le précisent dès l'introduction, leur recherche s'inscrit dans le contexte de l'histoire des institutions scolaires et de la sociologie des fonctions sociales du système d'enseignement. Placée sous le patronage théorique de Bourdieu, l'histoire de Polytechnique met l'accent «principalement sur la contribution de cette institution à la formation d'un nouveau groupe social au Québec: les ingénieurs francophones» (p. 12). L'histoire de Polytechnique serait aussi celle des ingénieurs canadiens-français.

Les auteurs distinguent quatre périodes dans l'histoire de l'École. La première s'étend de la création de l'École, installée dans un petit bâtiment prêté par la Commission des écoles catholiques de Montréal, à son déménagement sur la rue Saint-Denis en 1905. «Créature» du gouvernement de la province, l'École provoque à ses débuts quelques froissements parmi les monseigneurs qui voient là une atteinte au monopole du clergé en matière d'enseignement supérieur. Mais l'École est une toute petite chose qui attire assez peu l'attention: une demi-douzaine de professeurs — belges ou français pour la plupart — et quelques dizaines d'étudiants. Peu d'ailleurs complètent l'unique programme de génie civil: en moyenne cinq ou six chaque année jusqu'en 1900. Le contraste avec la Faculté de génie de l'Université McGill est saisissant: alors que le budget annuel de l'École se maintient autour de 7 000\$, l'allocation du gouvernement provincial comptant environ pour moitié dans cette somme, McGill recueille pour sa seule faculté de génie des millions auprès de la communauté d'affaires anglo-saxonne de Montréal. Les diplômés de McGill font carrière dans la grande entreprise industrielle: ceux de l'École trouvent de l'emploi dans l'administration publique ou dans de petits bureaux de génie-conseil.

De 1905 à la Deuxième Guerre mondiale, les choses changent assez peu. Il est vrai que le gouvernement se montre un peu plus généreux envers l'École et que les inscriptions augmentent. Au sein du corps professoral, des Québécois d'origine remplacent progressivement les professeurs étrangers: en 1923, Augustin Frigon succède au Belge Alfred Fyen à la direction de l'École. Toutefois, l'École continue de n'offrir qu'un seul programme de génie et la recherche reste pour ainsi dire inexistante. Les diplômés continuent de faire carrière principalement dans l'administration publique: encore en 1937, plus de la moitié des anciens de Polytechnique sont à l'emploi des gouvernements d'Ottawa et de Québec, ou des municipalités.

La troisième période de l'histoire de l'École, qui s'ouvre avec la Deuxième Guerre et se termine avec la Révolution tranquille, est la plus fertile en bouleversements. Quelques savants européens, réfugiés au Canada, font une place à la recherche et préparent une relève parmi les étudiants et les jeunes professeurs de l'institution. Pour répondre à l'évolution de la profession, on introduit le système des cours à option, prélude à la spécialisation des programmes, et l'on crée les études avancées. L'année 1958-1959 est remarquable à bien des égards: cette année-là, l'École, depuis longtemps à l'étroit dans ses locaux de la rue Saint-Denis, aménage dans l'édifice du Mont-Royal, derrière l'Université de Montréal, le nombre des programmes spécialisés de premier cycle s'élève à huit et, signe des temps, Gabrielle Bodis devient la première femme à recevoir un diplôme d'ingénieur de l'École. Mieux encore, les ingénieurs diplômés de l'École sont de plus en plus nombreux à délaisser les sentiers de l'administration publique, battus par leurs devanciers, et à se tailler une place dans l'industrie et le génie-conseil. Les grands bureaux montréalais comme SNC et Lavalin émergent à cette époque, à la faveur des méga-projets routiers et hydro-électriques québécois.

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage, que nous devons à la plume de Armand J. Ross, met en évidence l'importance de l'École en tant qu'institution d'enseignement et de recherche. Devenue la plus importante école de génie au Canada — on passe la barre des 5 000 étudiants au cours des années 1980 —, Polytechnique est également citée pour le rôle très actif qu'elle tient en matière de recherche appliquée et d'innovation industrielle.

L'introduction annonçait une socio-histoire de l'École et de la construction sociale d'un groupe professionnel: l'ouvrage tient toutes ces promesses. L'argumentation sociologique est rondement menée: à travers l'analyse de l'origine sociale des étudiants, on peut voir comment l'École a servi en même temps la reproduction des «élites» et la promotion sociale de jeunes gens dont le «capital social» était plus limité. L'étude des carrières d'un bon nombre de diplômés illustre l'importance des filières d'emploi dominées par des anciens de l'École, aussi bien dans l'administration publique que dans les bureaux de génie-conseil. Avec raison, les auteurs ne négligent pas la culture estudiantine et le développement d'un esprit de corps unissant les professeurs, les étudiants et les anciens, puisqu'il s'agit là de puissants éléments de cohésion pour un groupe social qui se constitue et cherche à s'affirmer au sein des professions libérales. Le chapitre consacré à l'émergence de la recherche est particulièrement intéressant puisqu'on y met clairement en évidence, par-delà la personnalité ou les intérêts des premiers chercheurs de l'École, les conditions sociales d'existence d'une activité nouvelle et indépendante de l'enseignement.

Tout n'est pas parfait, cependant, dans cette histoire de Polytechnique. Les préoccupations théoriques des auteurs donnent parfois lieu à un sociologisme abusif. Par exemple, on parle fréquemment des «produits» de l'École pour désigner ses diplômés et, quand on écrit que «c'est en effet au cours des années 1910 que des ingénieurs francophones, pour la plupart diplômés de Polytechnique, ont pu construire une identité sociale qui, en les désignant les ont différenciés et fait exister socialement» (p. 140), n'emploie-

t-on pas un chemin complexe et vaguement circulaire pour dire une chose toute simple? Il y a également quelques passages du texte où l'explication du comportement des acteurs paraît fortement réductionniste. On sait avec quelle facilité la sociologie de Bourdieu peut dériver vers une sociologie du mécanicien ou du physicien où les acteurs, dans la camisole de force de l'habitus, ont à peu près autant d'autonomie que les particules dans un champ électromagnétique... Les auteurs reconnaissent la difficulté d'écrire une histoire de l'École Polytechnique qui satisfasse aussi bien les spécialistes des sciences sociales que le vaste public des anciens et des amis de l'École (p. 13). Il est à craindre que les premiers se sentent beaucoup plus à l'aise que les seconds devant certaines pages de l'ouvrage.

Enfin, on peut débattre du postulat selon lequel l'histoire de l'École Polytechnique se confond avec celle des ingénieurs canadiens-français. D'abord, parce que cela conduit à sous-estimer peut-être la part des ingénieurs francophones formés à l'étranger, à McGill, à l'Université Laval, puis, à partir des années 1970, à l'Université de Sherbrooke et à Concordia, dans le développement de la profession. Ensuite, parce que les clivages linguistiques ont certainement été moins déterminants au sein de la profession d'ingénieur que dans d'autres secteurs de la société québécoise: plus que tout autre groupe professionnel, les ingénieurs ont dû travailler avec leurs collègues anglophones, aussi bien dans l'industrie que dans l'administration publique. Par conséquent, il est difficile de penser que la construction sociale de leur identité ait été essentiellement fondée sur leur appartenance linguistique.